

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Hybridation contrôlée

Serge Patrice Thibodeau, *Seuils*, Moncton, Perce-Neige, 2002, 148 p., 18,95 \$.

Bruno Roy, *Le détail de la langue*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 82 p., 10 \$.

Thierry Dimanche, *Le thé dehors*, Montréal, Triptyque, 2002, 92 p., 16 \$.

Jocelyne Felx

Numéro 110, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2003). Compte rendu de [Hybridation contrôlée / Serge Patrice Thibodeau, *Seuils*, Moncton, Perce-Neige, 2002, 148 p., 18,95 \$. / Bruno Roy, *Le détail de la langue*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2002, 82 p., 10 \$. / Thierry Dimanche, *Le thé dehors*, Montréal, Triptyque, 2002, 92 p., 16 \$.] *Lettres québécoises*, (110), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Hybridation contrôlée

Entre édifier et creuser, construire et forer, des écrivains risquent le langage.

P O É S I E | JOCELYNE FELX

LE PETIT MIRACLE DES LIVRES DE SERGE PATRICE THIBODEAU et de Bruno Roy réside dans leur homogénéité profonde en dépit du fait qu'ils rassemblent des poèmes parus dans diverses revues ou des extraits de recueils déjà publiés. Par ailleurs, par-delà la fantaisie recherchée, de décryptement en décodage, le livre de Thierry Dimanche nous amène à réfléchir sur la société en dehors de l'idéologie du progrès.

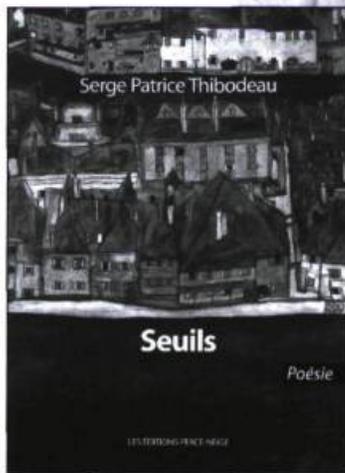
FILIATION

En 1992, *Le cycle de Prague* nous avait séduits par l'importance accordée par le poète à l'espace textuel en tant que principe organisationnel du recueil poétique. Musicien, Serge Patrice Thibodeau y affinait son penchant pour la mesure qui caractérisait *La septième chute*, paru deux ans plus tôt. Il trouvait une manière nouvelle d'assembler des éléments tirés d'un fonds rhétorique éprouvé. Les livres ultérieurs n'ont pas démenti cette inclination, à de rares exceptions près. C'est une belle surprise de trouver dans *Seuils* des textes déjà publiés et des inédits fondus en une belle et grande unité formelle et sémantique.

La dernière partie des recueils *Le passage des glaces* (1992) et *Le cycle de Prague* (1992), des poèmes parus dans les revues *Mæbius*, *Exit* et *Art/Le Sabord*, occupent quatre des sept parties de *Seuils*. Les trois autres, le poème liminaire et le texte final sont inédits. La première et la septième parties sont des lamentos qui expriment l'impuissance moderne. Les textes retenus au début des années quatre-vingt-dix résonnent dans ceux qui ont été écrits à la fin de la décennie. Les onze onzains du lamento extrait du *Passage des glaces* ont trouvé ici leur forme définitive, le poète ayant modifié quelques coupes par souci d'uniformisation et pour exploiter le symbolisme des nombres. En effet, vu comme la rupture et la détérioration du chiffre dix, le chiffre onze exprime traditionnellement la lutte intérieure, la transgression de la loi, voire une faille dans l'univers :

*si vous me disiez le courage de vivre
et l'effort impuissant face à l'homme
érodé
humilié par tant d'illusions
de corrosion*

*si vous effaciez en moi l'amertume et l'outrance
oserais-je peut-être vous croire*



SERGE PATRICE THIBODEAU

*si vous me disiez que tout est
terminé (p. 23)*

Par ailleurs, le mot « seuils » mis en évidence par le titre module et enrichit les thèmes inhérents à l'œuvre de Thibodeau tels l'errance, l'exil et l'étreinte. Le poète écrit dans *Le cycle de Prague*: « Une fois franchi le seuil qui nous assure que nous sommes bien de l'autre côté? » (p. 68) Thibodeau porte le monde dans ses ambiguïtés. La parenté étymologique entre le mot latin *limen* et le mot *seuil* dans le texte liminaire tout comme celle entre *chambre* et *ex camera* dans la partie inspirée du film « La chambre du fils », du cinéaste Nanni Moretti, témoignent d'un trouble à la pensée du fil cassé de la filiation. Le sens du mot *seuil* devient plus inquiétant

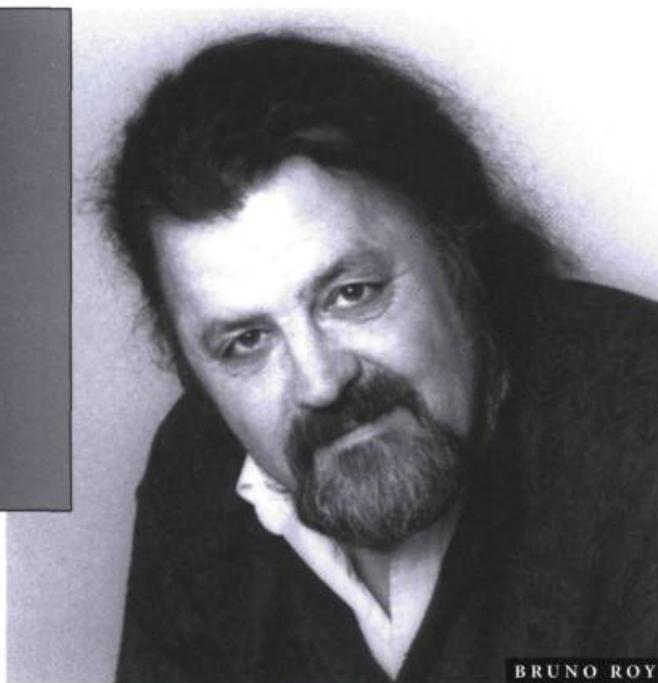
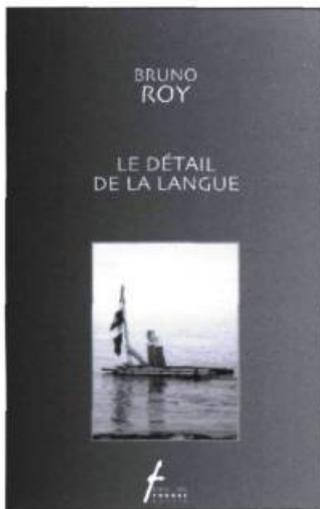
dans plusieurs pages de la partie intitulée « Pluie noire, encre bleue ». Il exprime l'idée de défaite, de déchéance ou de chute dans la partie « *Ex Camera* ». Ici, le poète place le lecteur devant une porte entrouverte et une chambre d'enfant déserte suggérant la paternité refusée par choix « d'une carrière occupant tout l'espace » (p. 130). « Aimer se dit mesurer l'espace », y écrit le poète, d'où le désastre de l'amour réduit à « l'occulte jouissance des fugitifs » (p. 82) et à l'« opaque incendie que tu offres à l'errant » (p. 103), parce qu'il faut « se faire livre soi-même jusqu'aux cendres » (p. 50).

Sans lui donner une valeur d'univers comme Mallarmé, Thibodeau accorde au livre la justification de son existence. Fermentent dans son écriture une puissance d'ébranlement, une capacité de nous jeter dans l'incertitude à quoi se reconnaissent les grandes œuvres.

CHANT DE LA QUÉBÉCITÉ

Rien d'échevelé ni de farfelu dans le dernier recueil de Bruno Roy. Au contraire, tout se tient dans un désir de maîtrise de la forme et dans la tenace idée, quoique fort subtilement inscrite, d'une mission à remplir. En témoigne la vénération du poète pour l'idéal rassembleur des Miron, Langevin, Godin et Janou Saint-Denis. La mémoire littéraire s'attache à ces noms dont on prend bien soin d'entretenir la gloire, non sans exagération parfois.

Pourtant, combien d'auteurs actuels tout occupés de subventions, de notoriété et de prix, ne frémissent plus du même désir d'agir sur les choses? Cela dit,



BRUNO ROY

Le détail de la langue nous rappelle dès l'abord que le président de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois entretient depuis longtemps avec les auteurs d'ici une conversation toujours inachevée, dans laquelle la langue et le Québec, ses chansons, son hiver, son fleuve, sa métropole et ses gens sont objets de pensée et de profondeur identitaire.

J'ai apprécié son chant dénué de lyrisme qui prend appui sur l'Histoire, la mémoire, les amitiés et l'amour. Les sentiments s'expriment dans une musique que Roy maçonne mot à mot, drue, comme une voix qui se brise, en quête d'effets et de sens. On y sent le besoin d'un fini plus étudié. À vrai dire, rien n'est moins neuf que l'évocation d'un Québec incertain aux espoirs fléchissants, ces jours-ci, pourtant le poète réussit à nous intéresser à la québécity accordée à l'âme d'Europe et au monde. Depuis les batailles historiques du passé jusqu'à l'interculturalité actuelle, la parole poétique n'a rien de didactique.

Cette exploration de l'origine du pays et de soi n'est pas une traversée de l'Histoire et, fort heureusement, se situe à mille lieues de tout romantisme. L'esquisse est moderne, et Paris, la Seine et Notre-Dame, sous le regard de la compagne de voyage qui est peintre, portent la marque du moment. L'écriture est concentrée, les mots choisis, les poèmes brefs et les métaphores foisonnent. Les coupes du vers sèment un beau halo d'imprécision. L'émotion à l'origine de la beauté scintille de manière souterraine derrière la forme qui la recouvre et qui témoigne d'une méditation sur le langage. Le livre a sa ligne directrice, son unité durement gagnée, sans doute, sur la disparité originelle. Plusieurs poèmes ont été publiés dans des revues et des collectifs depuis 1992. Voilà un recueil sans faux pas dans lequel la création prime un certain nationalisme aveugle et archaïque.

NATURE ET SOCIÉTÉ

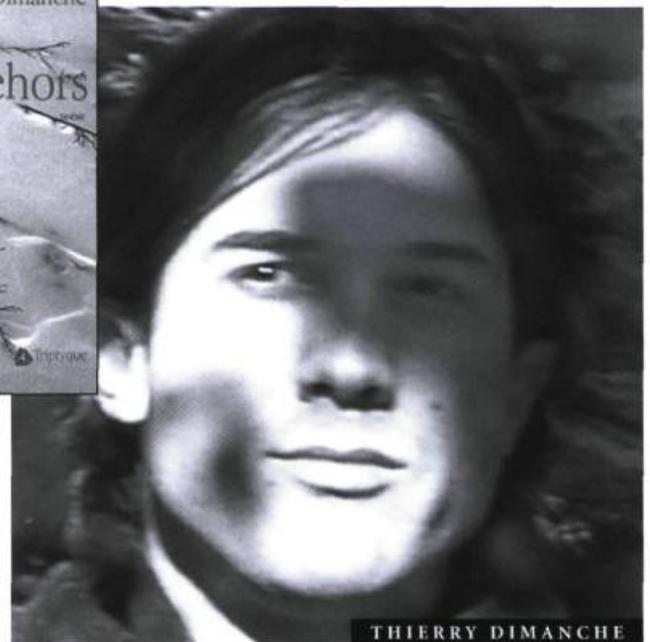
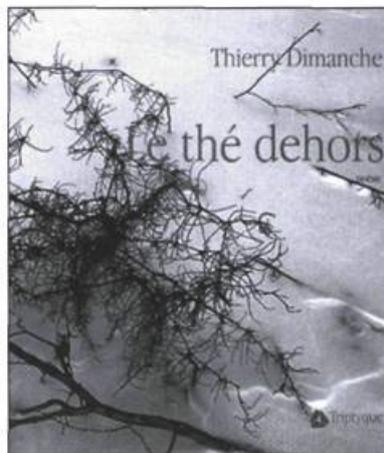
Dans certains livres, on ne parvient pas à déterminer la juste part du sens et du son dans la limite d'un mot, d'une image, d'un poème. D'entrée de jeu, *Le thé dehors* confirme un parti pris pour les associations verbales. Le recueil porte formellement l'éclatement et la dissémination. Les mots dessinent des motifs propices à imaginer, comme les feuilles humides au fond et sur la paroi des tasses de thé servent à l'art de la divination. *Le thé dehors* met donc

l'imagination en liberté et fait voler en éclats les interprétations *a priori* sur *l'afternoon tea*, le *chanoyu*, l'harmonie, la tranquillité et le bonheur des petits riens. Loin d'être une mimésis, la poésie s'affiche comme création en dehors des contextes logiques habituels.

Dans ce recueil, « jungle et encre fermentent » (p. 26). Dimanche aime la tension des pensées paradoxales. Dans l'« Après-lire », le poète Yves Préfontaine soulève fort à propos le paradoxe du titre du livre dont l'idée lui semble « une acide et joyeuse hérésie » puisque « le thé est lié au dedans » (p. 83). Nous voilà loin d'un univers intimiste en vase clos ! Qui plus est, une pensée de la ruine sous-tend les images travaillées par le thème de l'anarchie et par une esthétique de mauvais goût. L'ordre conféré par la structure du dizain et par les épigraphes, dans la première partie, éponyme, balise quelque peu le dérèglement. Cette partie ludique et fantasque, aux antipodes d'une conception toute sage et bourgeoise de la mesure, m'est apparue dénonciatrice d'un désastre.

Plus maîtrisé formellement, « Le chant du lédon » s'articule autour d'une plante nordique communément baptisée « thé du Labrador ». Dans cette seconde partie, l'opposition entre le *ledum Groenlandicum* et, de façon implicite, le *camellia sinensis*, arbre dont proviennent presque tous les thés, privilégie un certain nomadisme sédentaire et l'enracinement dans le territoire. Mieux que les marchandises des « allées du *factory outlet* » (p. 75), la petite feuille du lédon fait naître une vision du monde non plus asséchante, mais constituée d'éblouissement devant la nature sauvage.

Au fond, Thierry Dimanche se méfie de la collectivité des villes et redoute la raison humaine, source de progrès, de transformation des milieux sauvages et d'atrophie de nos sens primitifs. Son recueil, pétri de créativité et d'audace, porte la société comme une interrogation ouverte. Il n'est pas parfait, beaucoup s'en faut, mais son interprétation originale du thème de la nature dépasse la simple contemplation placide et surannée.



THIERRY DIMANCHE